

Une mère debout, malgré tout

L'écrivain **Colum McCann** retrace le combat de Diane Foley, mère du journaliste enlevé, puis exécuté par Daesh en 2014. Bouleversant et tout en sobriété, *American Mother* suit le parcours d'une femme debout au milieu de l'horreur.

ERIC BULLIARD

Le chapitre d'ouverture est sidérant. Colum McCann décrit la rencontre entre Diane Foley et Alexandra Kotey. Une mère s'assied face à l'un des bourreaux de son fils. James Foley, journaliste américain, a été décapité en Syrie par Daesh, après quasiment deux ans de détention et de torture. Al'assassin, elle dit: «Bonjour... Vous pouvez m'appeler Diane.» Puis ces mots inouïs: «J'espère que vous êtes bien traité.» Et encore ceci: «Vous avez des questions à me poser?» Il lui montre des photos de ses filles.

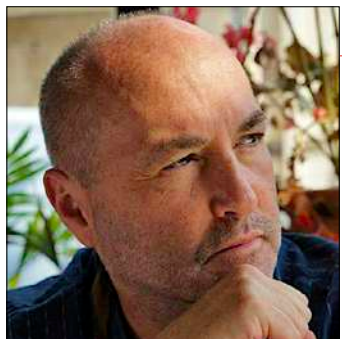
L'écrivain irlandais, installé à New York, assistait à cette rencontre. Avec Diane Foley, rencontrée peu auparavant, l'auteur d'*Et que le vaste monde poursuive sa course folle* avait conçu le projet d'*American*

ignoble exécution, filmée dans le désert et diffusée sur les réseaux sociaux, a eu un retentissement planétaire. Deux ans plus tard, un documentaire (*Jim, l'histoire de James Foley*) retraçait son parcours de journaliste aguerrri, qui a vécu un premier enlèvement en Libye, en 2011. Il avait été libéré quarante-quatre jours plus tard.

Fin 2012, en Syrie, il est enlevé par un trio d'origine britannique, que les médias surnomment Les Beatles. Mohammed Emwazi sera tué par un drone américain en 2015. Arrêtés en 2018, les deux autres purgent une condamnation à la perpétuité. Contrairement à Alexandra Kotey, El Shafee el-Sheikh a plaidé non coupable et a eu droit à un procès, avec des avocats de la défense et tout le protocole.

«J'avais honte...»

Dans *American Mother*, la séquence au tribunal constitue un autre passage exceptionnel d'intensité. Ce procès, peu de journalistes américains le suivent, parce que celui de Johnny Depp et Amber Heard



«Michael aurait sans doute souhaité pouvoir descendre du box des témoins et administrer à el-Sheikh une autre forme de justice. Mais il avait fait quelque chose de beaucoup plus puissant, de beaucoup plus courageux.»

COLUM MCCANN

Mother: retracer l'histoire de James Foley et, surtout, le combat de cette mère américaine pour essayer de le faire libérer, puis pour rester debout et perpétuer sa mémoire. Pour garder espoir en l'humanité.

L'horreur qu'a vécue le reporter est connue. En août 2014, son

se tient en même temps... «J'avais honte, réagit Diane Foley. Honte pour mon bien-aimé pays. Honte de voir l'indifférence terme qui se manifestait, la mémoire courte, la capacité d'attention infime, le mépris du passé, la fascination veule vis-à-vis de la célébrité...»

prêt serment. Et il avait parlé. «C'est Jim. Il est mort. La tête coupée est posée sur son corps.»

Trois ans après l'extraordinaire *Apeirogon*, qui transposait en roman le conflit israélo-palestinien, Colum McCann franchit un pas supplémentaire

vers la *non-fiction*, pour reprendre le terme anglo-saxon. Il narre à la troisième personne les deux rencontres de la mère avec le bourreau, au début et à la fin du livre, mais la majeure partie est écrite au «je»: c'est Diane Foley qui parle.

Mère courage

Tout en tact et sobriété, l'écrivain lui prête sa voix, sans jamais tomber dans le pathos, et l'on suit avec émotion cette mère courage face à un monde qui la dépasse. *American Mother* se présente aussi comme l'histoire d'une femme banale qui, avec sa famille, se retrouve au cœur de l'horreur. Elle raconte son fils, si joyeux, si positif, passionné par son métier, porté par «sa foi en la nature humaine». D'un «courage moral» hors du commun, James Foley suivait le principe «d'aller plus loin que la plupart des autres, de travailler mieux parce qu'il n'y avait personne là-bas (...). Arriver plus tôt, rester plus longtemps, aller plus près.»

Il a fait partie des «18 prisonniers occidentaux enlevés par le groupe djihadiste Daech». Certains ont survécu. «Je veux le dire sans ambages. L'Espagne

a payé pour faire libérer ses otages. La France aussi. L'Italie aussi. Et d'autres pays encore. Les Etats-Unis et la Grande-Bretagne ne l'ont pas fait.» Diane Foley se heurte à ce principe intangible, avec même l'interdiction d'essayer de réunir l'argent de son côté.

Alors, elle se bat comme elle peut, se démène, rencontre d'autres familles, ainsi que des otages libérés. Elle l'apprendra plus tard, les Etats-Unis ont bien tenté une opération de sauvetage, au dernier moment. Elle a échoué «parce que notre gouvernement avait attendu que toutes les négociations des autres pays pour leurs otages soient terminées. Il y a la diplomatie, certes, et il y a la courtoisie, mais il y a aussi la bêtise.»

Pas une priorité

Cette conviction traverse le livre: les dirigeants de son pays ont laissé tomber James Foley. «Ils souhaitaient une issue favorable tout en ne faisant pas le nécessaire pour ramener les otages américains.» Elle aura l'occasion de le dire à Barack Obama, qui la reçoit à la Maison-Blanche, trois mois après la mort de son fils. «J'ai senti qu'il n'avait pas souhaité

ce rendez-vous, mais qu'il s'agissait pour lui d'une question d'image.» Au président affirmant «Jim était ma priorité numéro un», elle rétorque: «Il a été peut-être une priorité dans votre esprit, mais pas dans votre cœur. Jim et les autres ont été abandonnés par notre gouvernement.»

Diane Foley s'est ainsi heurtée aux mensonges, à l'incompétence, à l'indifférence. Elle a vu l'humanité dans ce qu'elle a de pire, mais elle a «rencontré aussi des êtres extraordinairement généreux et compatissants». *American Mother* demeure traversé de lumière, malgré tout. Cet espoir émane également de la foi, qui ne cesse de porter cette mère admirable. Même si, au moment où elle apprend l'atroce nouvelle, elle a ces phrases terribles: «Ce ne pouvait pas être vrai. Nous avions tant prié pour que Jim revienne sain et sauf. Ça ne pouvait pas se passer comme ça. Pas notre Jim. Pas maintenant. Ni jamais.» ■

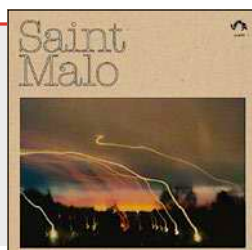
Colum McCann avec Diane Foley, *American Mother*, Belfond, 208 pages

NOTRE AVIS:

MUSIQUE

Saint Malo
SAINT MALO
Discos Buenos

NOTRE AVIS:



Saint Malo, douze airs de mer

Saint-Malo, ses remparts, ses corsaires, son tombeau de Chateaubriand, ses embruns qui fleurissent le sel et les horizons lointains. Saint-Malo, Javier Jiménez Rolo n'y est jamais allé, même s'il a choisi ce patronyme (sans le trait d'union) tant pour nom de scène que pour titre de son premier album solo. Le multi-instrumentiste madrilène y égrène douze miniatures, comme autant de bandes-son d'hypothétiques courts-métrages contemplatifs.

Avec un violon omniprésent, des boucles électroniques, un piano entêtant, des guitares aériennes ou des bruits de resac, le musicien espagnol imagine un monde bien à lui, entre *Le Havre* et *Sorrento*. Sauf que le gaillard bonhomme n'est jamais sorti de sa chambre pour composer ses bribes de beauté.

Entre ses quatre murs avec vue sur le parc Ciudad Lineal, à Madrid, Saint Malo revendique des filiations avec Nils Frahm et Olafur Arnalds, deux voix du nord. Comme eux, mais en version sud, il évoque avec mélancolie les relents iodés de la mer, une douce balade sur les falaises, le parfum subtil de fleurs d'agrumes au soleil rougeoyant. A l'autre extrémité de la Bretagne, Saint Malo aurait aussi pu jouer dans le même bac à sable que Yann Tiersen. **CD**

MUSIQUE

Ana Moreau
J'AI RÊVÉ HIER SOIR
Anart

NOTRE AVIS:



La classe et l'ombre de Saez

Pour les fans de Saez, elle n'est pas une inconnue. Avant même qu'elle ne l'accompagne sur scène, lors de sa récente tournée, ils l'ont vue sur les pochettes des albums *Miami* (enfin, ses fesses, surtout...) et *#humanité*. Son visage et sa voix apparaissent ensuite dans le projet *Le Manifeste*. Et voici que la mystérieuse Ana Moreau sort un premier album imprégné du talent de l'auteur des *Enfants paradis*. Dès *Saint-Martin*, qui ouvre le disque, on y retrouve son sens de la mélodie, son lyrisme, ses rimes écorchées, son utilisation des chœurs. Cet art, aussi, de dire les désillusions de son époque.

De cette voix murmurée où affleure parfois le souvenir d'une Françoise Hardy (*Tous les jeunes de mon âge*), Ana Moreau chante la mélancolie, les déchirements amoureux («Pourquoi je t'aime encore/mais laissez-moi mourir/pourquoi je t'aime encore/moi je veux juste en finir...»). Portées par le piano et les cordes, certaines chansons, n'ayons pas peur des mots, touchent au sublime (*Florence, Les exs*). D'autres apparaissent un poil trop sucrées (*I love you*) et l'album garde un petit côté répétitif. N'empêche qu'il y a là une classe et une délicatesse épatantes, que vient confirmer encore la magnifique version longue de *J'ai rêvé hier soir* et ses dix minutes envoûtantes. **EB**

LIVRES

Julien Sansonnens
AGNUS DEI
Editions de l'Aire, 120 pages

NOTRE AVIS:



Noir comme un fait divers

Dans ces pages sombres, dans cette manière de s'emparer d'un fait divers tragique pour explorer la noirceur humaine, il y a un air de Jacques Chessex, celui de la dernière période, du *Vampire de Ropraz* et d'*Un Juif pour l'exemple*. Julien Sansonnens lui fait d'ailleurs un clin d'œil explicite et lui emboîte le pas en mêlant crime sordide, sexe et religion. Ce bref *Agnus Dei* exhume un meurtre qui s'est déroulé à Gletterens, peu après la fin de la Seconde Guerre mondiale. Dans cet «arrière-pays broyard» décrit comme une «contrée à l'écart, racornie peut-être», un forgeron a tué sa femme d'un coup de marteau. Une folie sur fond d'alcool, de misère et de stupre.

Cinq ans après *L'enfant aux étoiles*, qui revenait sur le drame de l'Ordre du Temple solaire, l'écrivain valaisan (d'origine broyarde) s'appuie à nouveau sur la réalité pour réussir un livre puissant. D'une plume poisseuse, il fait revivre une époque troublée par les échos de la guerre et les croyances ancestrales, une époque où l'on se méfie des «femmes seules ou peu dévotes, des caractères trop indépendants». D'ailleurs, la pauvre Jeanne-Sarah «était-elle si pure qu'on ne puisse rappeler certaines évidences? C'était une femme de peu de vertu, une marie-couche-toi-là...» **EB**